

Tentatives littéraires

Hershl Novak

Number 139, November 2013

Voix yiddish de Montréal

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70789ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Novak, H. (2013). Tentatives littéraires. *Moebius*, (139), 115–118.

HERSHL NOVAK

Tentatives littéraires

Parmi les démarches un peu folles que j'ai faites en vue de donner un sens spirituel à mes années de jeunesse et le nombre des carrières que j'ai amorcées, je dois mentionner quelques aventures littéraires. J'ai en effet consenti plusieurs efforts afin de devenir un écrivain (*a soyfer be'israel*) et de publier dans les colonnes du journal yiddish local, le *Keneder Odler*.

Aujourd'hui, j'utilise bien le mot «aventures» en insistant sur le fait qu'il ne s'agissait pas d'un cheminement très intense. Que se serait-il passé si ma passion littéraire ne s'était pas éteinte rapidement et si, comme bien des jeunes gens entêtés et ambitieux, j'avais continué à écrire et à écrire, jusqu'à ce que je connaisse finalement un certain succès? Voilà le sort qui attend ceux dont les productions n'intéressent guère de gens.

Après avoir publié quelques «œuvres», articles, critiques littéraires, récits et, si vous voulez bien me pardonner, quelques fantaisies symbolistes à façon de Peretz, Maeterlinck et Oscar Wilde, je ressentis immédiatement que je ne possédais pas le talent de Peretz ou de Tolstoï. À quoi bon me donner autant de peine? Pourquoi gâcher autant de papier et d'encre? Aussi bien en rester au «livre qui ne fut jamais écrit», une expression qui me plaisait bien et que j'avais entendue de la bouche d'un héros d'Ibsen dans *Di gayster*¹. Pourquoi ne pas m'adonner à la lecture et parcourir les œuvres des grands écrivains et des auteurs classiques?

Je ne m'étais pas entêté à écrire pour une autre raison. Tout simplement, je ne désirais pas être publié régulièrement dans la presse «bourgeoise». Bien que l'on

m'ait offert un emploi permanent au *Keneder Odler*, je le refusai car je ne pouvais me résoudre à travailler dans un journal qui défendait le statu quo social. Dans mon adhésion au socialisme – et il s'agit peut-être d'un enjeu relevant d'une certaine naïveté provincialiste de ma part –, j'ai toujours mis l'accent sur les questions sociales et plus encore sur le maintien de principes cohérents. Il m'était très difficile de comprendre comment Paul Singer, un riche manufacturier, pouvait figurer au rang des membres les plus actifs de l'Internationale socialiste. Plus tard, mon engagement éthique au sein du socialisme, même s'il était naïf et rempli de ferveur religieuse, devait influencer sur mes rapports avec ma famille immédiate. Il déboucha sur une longue rupture entre mon frère aîné et moi lorsque ce dernier ouvrit un atelier de confection. Après avoir mené une première grève à ses côtés à la manufacture, je cessai complètement de lui parler pendant une période de quinze ou vingt ans.

Au cours de ces années, malgré une bonne connaissance de la théorie (*kluge tora*) et le recours à des tournures de langage sophistiquées, notre jeunesse socialiste ne parvenait pas à faire une distinction très nette entre le but ultime à atteindre et les moyens pour y parvenir. La pratique concrète était devenue si importante, et nous devions l'appliquer avec tellement d'intensité, que cela semblait être l'objectif primordial de notre action. Bien sûr, nous avions le sentiment que des moyens justes et des interventions appropriées mèneraient au but suprême que nous nous étions fixé. Nous croyions qu'à défaut d'employer ces méthodes nous allions entacher notre cause et nous embourber au point de mettre en péril la finalité ultime de notre action. Plus tard, et pour notre plus grand malheur, de telles attitudes ont abouti à l'échec regrettable de la Révolution russe. Les militants avaient voulu se convaincre eux-mêmes que, pour atteindre un résultat final valable (*a koshern tsil*), il convenait d'utiliser tous les moyens possibles, y compris les plus discutables (*umkoshern mitlen*). Ces manières d'agir douteuses se muèrent en une puissance si maléfique (*a tayvlsher koyekh*) qu'elles étouffèrent les flammes sacrées de la révolution. De ces efforts, il ne resta plus que des échafaudages

rationnels, à partir desquels ont été érigées les potences destinées aux initiateurs et aux utopistes de la révolution. L'impérieuse idée (*sar-hamshkhit*²) selon laquelle « tous les moyens sont bons pour atteindre le but ultime » a dominé notre époque avec une force sanguinaire et tyrannique. Il en va de même pour ce qui est de la catastrophique notion d'« objectif lointain », qui est devenue un trône d'où Satan (*Ashmodai*) a régné à la place du messie attendu, cela s'accordant à la doctrine aberrante (*falsher tora*) d'après laquelle le but recherché justifie les moyens.

Nous ne concevions pas notre pensée socialiste de cette manière et nous n'étions disposés à excuser aucun comportement divergent. Cela nous blessait, par exemple, si un membre de notre cercle s'était rendu fautif face aux moyens à prendre pour parvenir au socialisme. C'était le cas des soi-disant marxistes purs et durs qui, lors de discussions avec les camarades, niaient l'utilité et l'importance de l'individu dans la victoire du socialisme. Lorsqu'ils constataient qu'une personne peut s'égarer sur le chemin du socialisme, au point de bénéficier du désastre et de l'abaissement du capitalisme, ces tenants du socialisme n'hésitaient pas à la rudoyer : « Voici que tu es sorti de la voie tracée. Tu ne nous a pas obéi. Tu as commis une faute contre notre morale socialiste. Quitte notre mouvement ! » J'interprétais alors le fait de travailler pour un journal de province sans grands moyens comme un crime contre l'éthique socialiste. Ce journal yiddishophone, le *Keneder Odler*, n'était-il pas publié pendant une grève ? Ses propriétaires n'avaient-ils pas appuyé un candidat à tendance conservatrice pendant les élections ? Et ses éditoriaux ne prêtaient-ils pas secours aux dirigeants des *talmud-torot* ? Quant à ses articles, ne donnaient-ils pas des nouvelles aux sujet des synagogues et des fonctionnaires religieux (*kle-koy'desh*) ? Cela ne me convenait pas du tout !

Il est possible que l'idée de défendre des idées aussi naïves dans une plus grande ville, par exemple à New York, ne me soit pas venue à l'esprit. La preuve en est qu'à cette période plusieurs leaders et théoriciens socialistes appartenant à des partis ouvriers bien connus écrivaient dans des journaux yiddish à tendance bourgeoise. Peut-être

que, si j'avais habité à New York, il m'aurait été donné de devenir un rédacteur dans la presse yiddish. Des camarades m'ont d'ailleurs dit plus tard qu'il est bien dommage que je ne sois pas devenu écrivain. À l'heure qu'il est, à la veille de mes cinquante ans, je serais déjà considéré comme un éminent journaliste ceint d'une couronne de laurier et entouré d'honneurs, et non comme un simple enseignant d'hébreu malheureux de son sort. Cela est bien possible, sauf que Dieu (*di hazhgokhe*) ne l'entendait pas ainsi. Quoi qu'il en soit, il est difficile de croire que la littérature yiddish a beaucoup perdu au change. En ce qui me concerne, je me satisfais aujourd'hui de lire de bons livres et de parcourir de grands écrivains.

Hershl Novak, «Tentatives littéraires», *La première école yiddish de Montréal, 1911-1914*, Sillery, Septentrion, 2009, p. 227-230. Traduction de Pierre Anctil.

1. L'auteur cite ici la traduction yiddish de l'œuvre d'Henrik Ibsen, *Gengangere*, écrite en 1882 et connue en français sous le titre *Les revenants*.

2. Plus précisément en hébreu : «l'ange de la destruction».